

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 3

Artikel: Une représentation de Guillaume-Tell
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195364>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Maurice, Delémont, Biel, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

LA VÉLOMANIE

PAR UN CAVALIER DE MAUVAISE HUMEUR

Nous rentrons à deux du marché de M. L'hiver succède à l'arrière-automne ; les châtaigniers et les noyers finissent de se déplumer, et la vaudaire, donnant sans entrave dans la trouée entre St-Maurice et le lac, fait osciller le pont de Collombey comme une escarpolette.

Et nous trottons toujours fouettés et excités par le vent.

Il avait plu pendant la nuit ; de larges flaques d'eau coupées de loin en loin par des îlots de gravier fraîchement épandus, rendaient la marche fatigante et salissante pour les rares piétons qui se hasardaient sur la route.

Soudain, à un contour et à environ un kilomètre devant nous, j'aperçois un personnage de grande taille, coiffé d'un superbe chapeau castor, vêtu d'une lévite à panneaux, qui festonnait et sautillait sur la route, à la façon d'un chat qui craint de se mouiller les pattes.

En deux minutes nous sommes sur lui, et je reconnais un des membres influents du vélo-club, qui, en été, ne parle que match et record, et qui, malgré ses performances, n'a pas échappé au sort de ces abatteurs de kilomètres ; il a pendu sa machine au clou, en attendant, comme les moussillons, que le soleil soit assez chaud pour la remettre en mouvement.

Quel débarras !... On serait tenté d'aimer la froide saison simplement parce que vous ne sortez plus, messieurs les pédalistes, cyclistes, confortabilistes. Vous devenez décidément encumbrants avec vos brouettes de Tolède ; les routes sont tout à vous ; on n'entend plus que vos sirènes ou votre grelottière. Vous effrayez les ânes et les enfants ; vous écrasez ou bousculez tout ce qui n'est pas assez rapide pour fuir devant vous ou trop faible pour vous résister : reptiles, volailles et batraciens.

Il a fallu un syndic, capitaine de cavalerie, pour vous mettre au pas de gré ou de force dans une commune où, comme du reste partout ailleurs, vous ne respectez aucune affiche : *Au pas, amende 6 francs. Contour au pas. Attention au tramway, etc.*

De quel droit faites-vous ranger les gens, si ce n'est même quelques naïfs cochers, pour passer devant avec l'allure d'un chien qui a trempé sa queue dans l'essence de térébenthine ? Voulez-vous absolument comparer votre sport à l'équitation que vous singez partout et à laquelle vous empruntez les expressions techniques : raid, piste, record, selle, etc. Vous lui copiez même son costume, vous portez déjà la cravache, et sous peu, je ne m'étonnerais pas de vous voir en habit rouge, culotte Saumur, bottes Chantilly, épérons à chaînettes. Vous voulez absolument comparer vos roues de charrette à « la plus noble conquête de l'homme sur la nature », c'est un tort ; matchez, si vous le voulez, avec ceux qui marchent sur l'acier ; les pneu, les trams électri-

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SWISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

ques ou à air comprimé, les patineurs, les luges ferrées.

Vous pouvez même, comme vous semblez si dédaigneux pour les pékins qui ne font pas 150 kilomètres avant déjeuner, vous mesurer avec la malle des Indes, les éclairs du Pacific Railway, les grands transports comme la *Touraine*. Qui sait même si vous ne parviendrez pas un jour à traverser la mer Rouge sans la fendre par le milieu.

Pendant la belle saison, on ne voit, on n'entend que vous — sur bonne route s'entend ; — sitôt les mauvais chemins, la boue, le gravier, le verglas, la neige, on ne vous voit plus. Votre règne est éphémère comme celui des libellules, et l'on pourra croire que vous vous hivernerrez comme les blaireaux.

Vous ne marchez pas mal sur le plat, mais le plus petit obstacle, le chemin vicinal, la montée un peu forte, le pré, les champs, mache !... Il n'y a de jour où l'on ne vous rencontre poussant vos rapides coursiers avec l'allure d'une colonne d'ambulance, ou vous faisant traîner par de braves bêtes, l'un sous la bâche, l'autre dans la boîte d'une voiture.

On a introduit dans les armées modernes une arme nouvelle : la vélocipédie. J'avoue que je ne sais pas si le mot est juste. Pour porter des billets doux, commander des dix heures, je comprends que vous soyez gentils ; mais il vous faut encore bien perfectionner votre aplomb avant de pouvoir manœuvrer avec une pique de cosaque ou une latte de cuirassier.

Passez encore de taquiner les gens sur les routes ; mais vous encombrez encore les murailles avec vos réclames illustrées. Si les marchands de chevaux faisaient autant de tam-tam que vous, il n'y aurait plus de place pour afficher la Revalescière, le théâtre, le savon, sans compter tous les apéritifs destinés à couper définitivement l'appétit à ceux qui ne l'ont déjà pas trop robuste. Là, c'est un de vos intrépides habillé en diablotin, qui fait peur à un pauvre passant, au clair de la lune. Là, c'est un des héros de Gustave Aimard, qui court la steppa dans du foin aussi haut que le flat de la plaine du Rhône, à cheval sur un de vos rouets. Plus loin, c'est un vélocem au teint rosé, qui, en marchant sur la verte prairie, allume délicatement sa cigarette, pendant que ses concurrents cavaliers, rouges, bouffis, se cassent bras et jambes derrière lui.

Ailleurs encore, sur la tribune d'un vélo-drome, une belle demoiselle sourit à un cycliste à mine fouinarde et tourne le dos à un gentleman cavalier. On dirait vraiment qu'il n'y en a plus que pour vous.

Et bien, je crois que vous pouvez longtemps encore pédaler, réclamer, cornetter et recoder avant d'avoir, à vos répétitions de contorsions, autant de belles dames que pour le grand prix de Paris, ou des revues où il y a de la cavalerie comme à Prévvoloup !

Et croyez-vous que ce soit chic d'être numérotés comme des fiacres ? Ce n'est plus le gris

pommelé de M. X., l'alezan brûlé de M. Y., le rouan vineux de M. L. ; c'est le n° 101 du Dr Trompe-la-Mort, le n° 11 du duc de Boissons-Soif, etc., etc.

Quoi ! vous êtes de grands hommes sur les grandes routes bien entretenues, mais vous n'avez encore rien découvert ni conquis... Votre machine est impeccable, dites-vous !... Et vos pédales faussées, votre levier tordu, etc., etc.

Par ce bel hiver, on ne vous voit ni ne vous entend plus, et je ne puis m'empêcher de penser à la « Cigale et la Fourmi » : Vous pédalez cet été avec aisance, eh bien, allez-y voir maintenant !

GRINGALET.

UNE PRÉSENTATION DE GUILLAUME-TELL.

A l'occasion de l'inauguration de la statue de Guillaume-Tell, à Altorf, l'année dernière, Paul Ginisty, du XIX^e Siècle, publiait dans ce journal les lignes suivantes, qui amuseront sans doute quelques instants nos lecteurs.

Le *Guillaume-Tell* de Schiller se joue constamment en Allemagne. Il n'y a pas longtemps — c'est d'un témoin que je tiens le fait — une troupe donnait, dans je ne sais quelle petite ville, des représentations de cet ouvrage. Le comédien en vedette était un certain Grantz, renommé dans les emplois de « traitre », à ce point qu'il avait pris, sur l'affiche, le pas sur l'acteur chargé du rôle de Guillaume-Tell. Grantz, naturellement, jouait le terrible bailli Gessler.

Grantz, ce jour-là, avait fait d'assez abondantes libations, si bien que le régisseur n'était pas sans inquiétude sur la façon dont il se tirerait d'affaire. Mais, au moment d'entrer en scène, Grantz paraissait avoir assez d'aplomb, et on se rassura. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, qu'il jouait étant un peu « ému ».

Le rideau, au troisième acte, se leva sur le décor de roches et de forêts où Guillaume-Tell refuse de saluer le chapeau que Gessler a fait planter au bout d'une perche comme un symbole de son autorité suprême. Les montagnards, indignés de la fantaisie du bailli, entourent le vaillant Suisse et l'approuvent hautement, tandis que les soldats chargés de faire respecter l'ordre de Gessler essaient de s'emparer du célèbre archer.

Tout à coup, des rumeurs se font entendre, les cors sonnent une fanfare et un cri retentit : « Voici le gouverneur ! voici le gouverneur ! » A ce moment, l'attention du public est intense. Grantz paraît, en effet, avec le costume de Gessler, entouré d'hommes d'armes et de vallets, la dague au côté, le faucon au poing. L'expression de méchanceté de son visage, sa chevelure en coup de vent, comme après une longue course dans la montagne, sa voix altérée par la colère, produisirent d'abord une profonde impression. Ses gestes, ses regards, ses moindres mouvements, dégagiaient la fureur et la cruauté...

Aussi la salle est-elle en proie à une sorte

de terreur nerveuse, lorsque Gessler, marchant d'un pas saccadé vers Guillaume-Tell, lui demanda d'une voix sifflante pourquoi il a méprisé « l'autorité sacrée de César et la sienne », en refusant de saluer le chapeau.

Tell répond qu'il n'a pas eu l'intention d'offenser le gouverneur. Le moment réellement poignant du drame est arrivé. Tout le monde sait que Gessler va forcer Guillaume-Tell à viser une pomme placée sur la tête de son fils, à cent pas.

Et l'on frémît, en effet, lorsqu'on entend Grantz-Gessler demander à l'acteur jouant le rôle de Tell combien il a d'enfants. — Deux, répond Guillaume. — Quel est celui que tu aimes le mieux ? reprend le tyran. — Je les aime également. — Soit ! tu vas, à l'instant, placer l'un de tes fils à cent pas ; mets-lui une pomme sur la tête, lance une flèche sur cette pomme. Si tu ne l'enlèves du premier coup, tu es un homme mort !

Guillaume-Tell supplie le monstre de ne pas lui imposer une pareille épreuve.

— Je veux que tu obéis, rugit Grantz, d'une voix formidable.

Tell supplie de nouveau. Le bailli est impitoyable.

Mais, ô surprise ! sa voix a perdu son accent farouche, ses yeux sont troubles ; il semble qu'il soit sur le point de pleurer, et c'est comme à regret qu'il somme encore une fois l'archer de s'exécuter séance tenante.

Guillaume s'écrie alors : « Tirer sur mon enfant !... Monseigneur ayez pitié de moi ! »

Les spectateurs, intéressés au plus haut point, attendent la fatale réponse. Gessler doit, à cet instant, cueillir une pomme pour la remettre lui-même à Guillaume-Tell...

Mais, au lieu de s'avancer menaçant et terrible sur le rebelle, il s'arrête, il hésite, il tourne cette pomme entre ses mains d'un air apitoyé.

Enfin, à la stupéfaction de tous, acteurs et spectateurs, il la rejette dans les coulisses, tombe sur un rocher et se met à pleurer à chaudes larmes. — Non ! gémit-il, je ne saurais ordonner une chose aussi cruelle... Rassure-toi, Guillaume.... Rassurez-vous tous... mes amis, mes frères... je vous fais tous libres ! Embrassez-moi, et allons boire une chope !

On juge de l'affarement général. Les artistes quittent la scène, le public reste ahuri. Grantz-Gessler continue, hébété, à demander pardon à la Suisse, au milieu de hoquets... Ce soir-là, décidément, il avait eu l'ivresse trop tendre. Elle l'avait poussé à changer le dénouement de Schiller, comme trop farouche, et à prêter à l'odieux bailli des sentiments imprévus de clémence !

Coumeint quiet, po ètre préfet, n'est pas tot d'ètre boun'einfant.

Ein 45, adon dè ellia granta revoluchon que lài a z'u pè Lozena, iò lè ristous ont dû bastâ et iò lè gripioux ont eimpougni lo temon dè l'applià dào canton dè Vaud, l'a faillu on moeint po tot remettre ein oodrè, kà quand on déguelie onna vilhie ramure, n'est pas lo tot d'avai dào marain, faut préparâ la fréta, lè tsevrons et tota la traléson; et adon, l'avai, coumeint dè justo, faillu dégomâ la pe granta eimpartià dài z'hommo hiuat placi, coumeint lè préfets, lè recevião, lè dzudzo et tant d'autre, po lè reimpliaci pè dài gaillà dào nové parti; kà n'ia pas ! lo gouvernemoint ne pâo pas avai po lo servi dài lulus à quiou ne sè pâo pas fià, que lài fariont pétètrè boun'asseimblant pè devant et que lo délavéront pe derrià; et ne faut pas ètre ébayi se après onna revoluchon on remet tot à nâovo.

Don, ein 45, quasu ti lè préfets aviont betiùl à l'ein faillai dài z'autro. On citoyen que s'étai gaillà démenâ tandis la revoluchon et qu'étai z'u à Lozena avoué on pecheint dordon po soi-disant éterti clliâo ristous se per hazâ renasquâvont dè débagadzi, avai einvia d'ètré nommâ préfet dè son distrit et ye dut sè budzi et sè démèzézi po cein, kâ nion n'arai sondzi à li. Ye va don sè recoumandâ à n'on conseiller qu'étai se n'ami et qu'étai assebin l'ami dè monsu Druey, dè prédizi por li et dè tâtsi dè lo férè nommâ. Lo conseiller s'ein va don on dzo pè Lozena po trovâ lo père Druey, qu'étai coumeint quoiui derai lo Bismarque dào canton dè Vaud, kâ l'est li que coumandavè, et tot cein que volliavè, lè z'autro desont : amein !

Mâ Druey cognessâi dè reputachon lo gaillâ qu'allugavè la pliace dè préfet, et ne sè tsaillessâi pas dè li, po cein que parè que y'avai oquì à derè su son compto. Assebin quand lo conseiller lâi dévezâ dè l'affrè ein lâi recoumandeint lo coo, lo père Henri n'ein vollie pas oùrè parlâ et lâi dit que n'étai pas l'hommo que faillai.

— Ne dio pas que n'iaussè rein à derè, lâi fâ lo conseiller, binsu que l'a dâi défauts ; l'est pétetrè on pou vi, mà l'est tant boun'einfant.

— Boun'einfant ! boun'einfant ! répond lo père Druey, Cadet Roussel assebin étai boun'einfant, et portant n'a jâmè été préfet !...

Adon Druey s'est lévâ dè dessus sa chaula et lo conseiller qu'a vu que n'iavai rein à férè sè lévâ assebin, lâi a de : « A la revoyance ! » et s'est reintornâ tâtsi dè consolâ se n'ami.

Un grand cinquantenaire en chirurgie.

— La présente année, nous dit le *XIX^e Siècle*, est la cinquantième d'une des applications scientifiques les plus bienfaisantes et les plus merveilleuses que la race humaine ait réalisées. C'est le 14 octobre 1846, qu'à Boston, Warren pratiqua l'ablation d'une tumeur du cœur sans que là malade en eût conscience, grâce à l'étherisation qui fut la première forme de l'anesthésie ; la chloroformisation ne tarda pas à la remplacer. C'était la première opération chirurgicale faite dans ces conditions miraculeuses d'apparence. Il est à présumer que la chirurgie, transformée par cette découverte, ne laissera point passer cette date sans la glorifier.

Le 14 octobre 1846, il y avait sept années qu'un chirurgien français des plus expérimentés, des plus célèbres et des plus autorisés, Velpau, professeur à la Faculté de Paris, membre des Académies des sciences et de médecine, avait écrit :

« Eviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre. »

Quel malheur pour l'humanité souffrant si, par déférence pour un tel arrêt, rendu de si haut, on eût renoncé à poursuivre cette chimère !

Mais qu'est-ce donc que l'autorité en matière de progrès scientifique ? Car s'il était ici un homme compétent, n'était-ce pas Velpau ? Et à quels signes reconnaîtra-t-on la chimère si l'idée de pratiquer sans douleur les opérations les plus graves n'en était pas une ?

Le succès de Warren eut l'effet de l'étincelle sur une traînée de poudre : l'anasthésie prit tout de suite par tout l'univers. L'utopie de la veille fu l'incomparable conquête du jour.

L'ancienne promenade des Eaux.

Chacun se souvient de la jolie promenade des Eaux, où coulait, sous de magnifiques ombrages, une source ferrugineuse, qu'on a peut-être eu tort de laisser disparaître dans les nombreuses transformations que ce quartier a subies depuis quelques années. C'est aussi dans ce vallon que se trouvait une ancienne poudrière, qui sauta en 1811.

Le célèbre médecin Tissot recommandait l'usage des eaux du Vallon, et voici ce qu'on lit à leur sujet dans les archives communales :

1704. — Rapport fait par Monsieur Ripon, docteur en médecine, commis par les H. S. de Lausanne pour l'examen des eaux minérales de la *Poudrière* dudit Lausanne ; assistants à ce, Messieurs d'Apples

et Constant..., aussi docteurs en médecine, et Monseigneur de Montricher, apothicaire.

Lesquelles eaux sont dites apéritives et propres à enlever les obstructions qui causent la plus grande partie des maladies, et sont au sentiment dudit M. d'Apples, d'autant plus estimables que leur Efficace est plus grande à procurer des selles que des urines.

Signé de tous ces Messieurs Commissaires et Assistants.

L'IMPÉRIALE

DEPUIS QUAND NOUS LA PORTONS

La Royale, comme nul ne l'ignore, est une petite touffe de barbe que certains hommes laissent parfois pousser sous la lèvre inférieure. On l'appelle aussi « mouche » et « impériale ».

Le nom de *mouche* s'explique facilement par la ressemblance que présente cette touffe de poils avec ces petits morceaux de taffetas que les dames s'appliquent sur le visage pour faire ressortir la blancheur de leur peau. Quant au nom de « impériale », il se comprend aussi sans difficulté ; il résulte d'un changement politique. Tout ce qui est royal sous les rois devient nécessairement impérial sous un empereur. Mais d'où vient le nom de *royale* appliquée à cet ornement du visage masculin ? Etais-il l'attribut des rois ? Les souverains seuls avaient-ils le droit ou l'habitude de tailler leur barbe de manière à ne conserver que quelques poils sous la lèvre inférieure ? L'histoire de la barbe ne nous apprend rien de semblable. On ne voit nulle part que les rois se soient réservé le monopole de la *royale*. Rien même n'indique qu'ils aient eu une préférence quelconque pour cet ornement.

Si l'on en croit Tallent des Réaux, voici quelle serait l'origine de cette dénomination :

Louis XIII, réduit par son ministre Richelieu au rôle de roi fainéant, s'ennuyait considérablement sur le trône. L'ennui, hélas ! ce triste compagnon de l'oisiveté, n'épargne personne,

*Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.*

Louis, que l'histoire a surnommé *le Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la Balance, mériterait plutôt le surnom de *l'Ennuyé*. Jâmais prince n'a tant bâillé de sa vie. Comme l'occupation est le seul remède contre l'ennui, le roi chercha, en dehors des fonctions royales qui lui étaient interdites, un passe-temps qui lui permit de tuer la journée — cette interminable journée qui ne finit pas quand rien ne la remplit. — Il se fit donc successivement jardinier, serrurier, charpentier, cuisinier. Tour à tour, il mania le râteau, la lime, le rabot, la casserole. Armé d'une lardoire, en guise de sceptre, on pouvait le voir au milieu des marmitons donner des ordres, goûter les sauces, faire sauter un poulet ou piquer un foie de veau. Mais de tous les métiers, celui qu'il préférait, c'était celui de barbier. Il paraît qu'il maniait le rasoir avec une habileté merveilleuse.

Pourtant, malgré ces multiples occupations, le roi s'ennuyait toujours.

Un matin, plus triste encore que d'ordinaire, il faisait mousser son savon. L'opération terminée, il contempla son œuvre d'un œil mélancolique. Tout à coup, son regard s'anima, un rayon de joie vient illuminer son visage : une idée lui est venue à l'esprit.

Il convoqua dans son cabinet tous les officiers de sa maison. Ceux-ci s'empressent de se rendre à l'ordre de leur souverain. Louis les fait asseoir en cercle par ordre de grade, et de sa main royale les savonne et les rase tous les uns après les autres. L'opération était terminée que les officiers n'étaient pas encore revenus de leur surprise. Tous les visages sont rasés, complètement rasés, à l'exception d'une touffe de barbe laissée sous la lèvre inférieure.

Cette mode nouvelle fit fureur. Tous les grands de la Cour s'empressèrent de la suivre ; les bourgeois, à leur tour, imitèrent les grands, de sorte qu'on ne vit plus que des visages ornés de la *mouche*, qui prit alors le nom de *royale*.

C'est ainsi que le caprice d'un roi qui s'ennuyait a enrichi notre langue d'une expression nouvelle.

IKTIS.

DEUX AVARES

Deux vieux époux de Normandie, possédant de belles terres, mais vivant par lésinerie comme